



DIMANCHE DE LA SANTÉ

HEUREUX !

13 FÉVRIER 2022

Bruno Cazin : du bonheur d'être soignant

En mars 2017, nous recevons le Père Bruno Cazin pour une rencontre à destination des professionnels de santé.

Le thème était : « **Professionnel de santé : du bonheur et des souffrances** »

Le thème du dimanche de la Santé 2022 est :
« **Heureux !** »



Nous vous proposons de relire ce que le Père Cazin nous disait de ce bonheur d'être soignant.

Vicaire général du diocèse de Lille, il a longtemps exercé comme praticien hospitalier au CHRU de Lille, en tant que médecin hématologue.

Il a écrit un livre, paru en 2016 : « Dieu m'a donné rendez-vous à l'hôpital » (éditions Bayard).

Le bonheur d'exercer un métier, c'est d'abord **le bonheur d'avoir une réelle compétence technique**. Cette compétence est une nécessité absolue. On ne peut pas s'improviser et elle doit être entretenue par de la formation continue, des lectures, la participation à des congrès.

J'ai eu du bonheur à voir les choses évoluer et, pour nous chrétiens, c'est quelque chose dont nous pouvons rendre grâce. Rendre grâce pour les progrès de la connaissance, pour la meilleure connaissance de la biologie, pour les progrès immenses dans la compréhension des maladies, pour la connaissance de la génétique, dans le croisement des compétences scientifiques (mathématique, informatique, chimie).

Derrière ces progrès, ce sont des vies humaines qui sont sauvées, ce sont des personnes dont la vie est bouleversée, ce sont des familles à qui on épargne des deuils, ce sont des enfants qui pourront chérir leurs parents plus longtemps et c'est un vrai bonheur de voir cela.

Nous bénéficions du travail parfois ingrat de chercheurs qui ne rencontrent pas les malades mais ils savent qu'ils dépensent leur énergie et leurs compétences à leur service et c'est très important de mesurer cela ; c'est beau et nous devons rendre grâce pour ce qu'il y a là de beau.

L'Eglise se réjouit de la recherche scientifique. Elle a toujours encouragé la recherche ; elle a été à l'origine des universités dans le monde européen. Les Français l'ont un peu oublié depuis la révolution et le monopole d'état. Les universités sont nées au sein de l'Eglise, héritières des écoles catholiques et des écoles monastiques.

Il y a un vrai bonheur à ce progrès de la connaissance et de la compétence scientifique qui est au service de l'homme. Evidemment, qui dit progrès dit aussi discernement, choix éthique sur l'usage de cette connaissance.

La deuxième compétence qui est requise et qui nous rend heureux est la **compétence relationnelle**. Elle est souvent, et on ne peut que le constater, laissée à la discrétion de chacun. Elle ne s'apprend guère en faculté, un peu en stage si l'étudiant est accompagné et guidé. Elle repose beaucoup sur la chance que le professionnel peut avoir de se former par ailleurs, parce qu'autres engagements l'ont amené à s'ouvrir à la relation ; je sais combien les groupes d'aumôneries sont précieux pour pouvoir relire les premières expériences de stage, les premières rencontres avec les malades, comprendre un peu la psychologie du malade, l'approche de l'autre. Tout cela est très fort.

Compétence technique, compétence relationnelle et bonheur d'entrer en relation.

C'est vraiment notre grande chance à nous soignants, que dans la relation que nous créons - qui est une relation de confiance, qui se veut une relation de confiance réciproque - nous puissions apprécier ce qui est donné de vivre.

Les malades se confient à nous, se livrent à nous. La relation que nous avons est asymétrique, entre quelqu'un qui est couché et quelqu'un qui est debout, quelqu'un qui sait et quelqu'un qui sait moins bien.

C'est une relation asymétrique qui pourrait devenir une relation d'abus de pouvoir ; mais nous mettons notre bonheur à exercer notre compétence et notre autorité dans un esprit de service, dans un esprit qui permet à la personne de ne pas être humiliée mais relevée, encouragée.

Dans cette relation, il est assez fréquent que les personnes nous livrent des choses qu'elles ont à cœur, des confidences, des joies ou des souffrances qu'elles vivent en famille, dans leur entourage, dans leur relation.

Et à l'évidence, au soignant, quel qu'il soit - du professeur à l'agent qui lave la chambre et qui semble peut-être plus abordable dans sa simplicité - les personnes vont se confier et dire leurs soifs de bonheur et leurs angoisses, leurs inquiétudes.

Il serait dramatique que cette partie là soit réservée au psychologue ou même à l'aumônier !

Tous les professionnels de santé, parce qu'ils accompagnent des êtres en chair et en os, accompagnent l'homme dans toutes ses dimensions.

Et notre bonheur de soignant chrétien, c'est vraiment d'accueillir l'homme dans toutes ses dimensions ; ce que la tradition de l'Eglise, la tradition récente, appelle l'humanisme intégral, ou l'approche globale de la personne, c'est-à-dire que l'homme ne se réduit pas à sa biologie.

Il est à la fois un être physique, un être qui a une vie intérieure, c'est quelqu'un qui a une dimension spirituelle, qui cherche du sens à sa vie, une cohérence à sa vie, qui s'ouvre à la transcendance au-delà de lui, et c'est un être social : c'est quelqu'un qui est veuf ou qui est marié, qui a des enfants ou qui n'en a pas, qui est isolé ou qui a beaucoup d'activités professionnelles, sociales... Et toutes ces dimensions comptent pour lui.

Nous devons mettre notre bonheur, non pas à tout traiter, mais à faire en sorte que la personne soit respectée dans toutes ses dimensions ; et c'est aussi une invitation à la pluridisciplinarité, à la complémentarité entre nos disciplines et au fait de savoir passer la main. Créer une relation de confiance avec un malade, c'est très heureux, très gratifiant aussi, parce que souvent les personnes nous le rendent bien ; cela nous fait plaisir et il n'y a pas de mal à se faire plaisir si c'est pour rendre service aux autres. Mais, comme dans toute réalité, il y a des pièges : notamment celui de croire que l'on est l'interlocuteur unique possible de cette personne, au risque de nous épuiser nous mêmes à l'accompagner, au risque de la rendre prisonnière d'une relation captive. L'important pour le professionnel de santé, qui ne peut jamais agir seul, c'est de passer le relai : relai horaire tout simplement parce qu'il a fini sa journée, relai de garde le soir ou le week-end, et à l'hôpital, relai d'une équipe à l'autre, savoir recourir au spécialiste lors que les limites de sa compétence sont acquises.

Cela me paraît extrêmement important. Il est fréquent de voir des malades qui entretiennent une relation un peu exclusive avec le professionnel de santé, ce qui n'est pas bon ni pour l'un ni pour l'autre.

Au-delà de cet aspect relationnel qui fait notre bonheur, nous avons comme chrétiens à mesurer toute la grâce qui nous est faite de rencontrer des personnes qui sont en souffrance, qui sont affaiblies, des personnes qui finalement sont des pauvres ; c'est-à-dire des personnes qui ont perdu un certain nombre d'attributs, de richesses, des personnes qui sont dépouillées, dénudées et qui, de fait, ont atteint une certaine simplicité. Dans leur pauvreté, ils touchent le fond de leur être et, non sans mal, parfois après une phase de révolte, se tournent vers l'autre en lui disant combien il est nécessaire à sa vie. Ils découvrent que seuls, ils s'enfoncent.

Ils se tournent en particulier vers le soignant, vers l'entourage, les proches, les bénévoles qui les visitent pour leur signifier combien cette interaction, cette vie reçue des autres est importante pour eux.

Cette familiarité avec ces pauvres que sont les malades nous place dans une configuration où nous pouvons nous aussi lire notre vie sous l'angle du don et de l'accueil ; la vie n'est pas quelque chose que nous possédons mais quelque chose que nous recevons.

Or soignants, nous pouvons être pris au piège de notre pouvoir, de notre puissance et croire que la vie dépend de notre pouvoir. Le malade sait bien que la vie ne dépend pas de notre pouvoir ; que la vie, dans sa fragilité, il la reçoit des autres, de ceux qui l'aiment, de ceux qui l'entourent, de ceux qui le soignent et pour les croyants, de façon ultime, ils la reçoivent de Dieu qui les crée et qui les relève. Soignants, nous ne sommes pas Dieu ! Nous ne sommes pas tout-puissants. Nous avons une compétence, elle s'exerce comme un service et elle doit reconnaître ses limites. C'est la position juste du soignant et en particulier du soignant chrétien.

Et c'est là que **la prière joue un rôle important pour le soignant chrétien parce qu'il va se mettre lui-même en présence de Dieu et va pouvoir relire dans la foi tout ce qu'il reçoit des malades** et tout ce qu'il donne aussi. Nous avons à l'esprit cette phrase du jugement dernier en Mathieu 25 : « *ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait.* ».

Dans le malade qui nous est confié, nous découvrons la figure du Christ dans sa pauvreté, la figure du Christ qui se reçoit de son Père, la figure du Christ qui, comme le dit l'épître aux hébreux, « *a appris par ses souffrances l'obéissance, et ainsi mené à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel* ». Cela veut dire que le Christ dans sa Passion, dans son abaissement jusqu'à la croix, découvre ou approfondit le fait qu'il reçoit sa vie comme un don de Dieu ; cette vérité forte apparaît en toute lumière en sa résurrection. Il est important pour nous dans l'accompagnement des malades de découvrir combien la vie n'est pas un bien qu'on possède et qu'on sauvegarde mais un bien qu'on reçoit. « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra, celui qui accepte de perdre sa vie la sauvera.* »

La prière quotidienne, la prière plus prolongée si l'on prend des temps de recollection et de retraite, l'échange fraternel en Eglise, nous permettent d'approfondir ce mystère de l'humanité fragile qui nous est confiée et au service de laquelle nous sommes, de façon à ne pas bercer le malade d'illusions, à ne pas entretenir une relation faussée, à ne pas tricher avec la vie, mais à aider le malade à se situer en vérité. La question de la vérité au malade, ce n'est pas de dire ou de cacher un diagnostic au malade (c'est en grande partie résolu ces dernières années, on revient de loin là-dessus). Il ne suffit pas d'annoncer un diagnostic mais d'aider le patient à faire la vérité sur sa condition : sa condition de malade qui va peut-être guérir, de malade qui va peut-être passer à la chronicité, de malade qui va peut-être s'acheminer vers la fin de vie dans un avenir proche.

La vérité ultime, elle n'est pas seulement celle d'une biologie, celle d'une carcasse plus ou moins fragile ; elle est celle de tout homme, et cela rejoint notre vérité à nous : nous ne pouvons pas vivre, nous ne sommes rien sans l'amour que nous recevons de nos proches, des autres et de Dieu.

La vérité, c'est cela : la vie est don, la vie est échange, la vie est dans l'amour reçu et donné.

Je crois que le travail du médecin chrétien, du soignant chrétien, dans la relation quotidienne qu'il entretient avec la personne malade, avec la personne âgée ou handicapée, est de signifier cela par son comportement.

Je le dis autrement. La maladie, le handicap, le grand âge font violence. « Pourquoi le bon Dieu m'a oublié ? J'ai 95 ans, vous vous ne rendez pas compte, tous les autres sont partis, pourquoi je suis encore là ? » On entend cela. Dans ce monde marqué par la violence, quelquefois par l'apparente absurdité des choses - qui renforce la violence quand elle se transforme en colère -, parce que nous allons faciliter ce travail de vérité à l'intérieur du malade, nous sommes amenés par notre présence et nous sommes appelés à donner de la douceur, de la tendresse, de la bonté, bref de la gratuité.

La souffrance des professionnels de santé, c'est peut-être celle des sous-effectifs, celle de la paperasse, celle des exigences de traçabilité, celle de l'informatique qui nous envahit au détriment de l'écoute du malade ; mais, dans un monde où tout se gère, où tout est dans l'économie, **il s'agit**

de retrouver des espaces de gratuité, d'amour offert sans attente de retour. Cela passe par un bonjour chaleureux, par une poignée de mains, par un sourire geste de tendresse, toutes choses qui ne sont pas codifiées dans les soins mais qui sont extrêmement importantes parce qu'elles signifient cette grâce qui nous fonde.

Ce que je dis de la santé - et de la relation à celui qui est malade - peut se dire de toutes les relations humaines que nous entretenons. A l'évidence, c'est la même souffrance qui fait que vous avez des caisses automatiques dans les supermarchés et que vous passez avec votre chariot et votre code barre, alors que dans un petit commerce, le commerçant qui écoutait les personnes de son quartier était un psychologue qui n'en avait pas le nom ; il consolait les personnes isolées ou confrontées à des difficultés. Notre société s'est aliénée aux exigences de la rentabilité et de l'économie, en pensant rendre service, en étant plus efficace, mais on en touche les limites. Il ne s'agit pas de rejeter les progrès mais de les humaniser. Humaniser notre comportement et un certain nombre de décisions quand nous avons des leviers de décision, quand nous avons des responsabilités dans les ressources humaines, ou dans l'organisation de telle ou telle chose ; y compris de l'écoute téléphonique d'un laboratoire ou d'un cabinet médical. Comment nous nous y prenons ? Quel accueil ? Comment on parle aux gens ?

Le plus important, c'est, comment dans les contraintes techniques, comment dans les exigences scientifiques, comment dans ces contraintes-là, nous avons une qualité de relation ? Et par la qualité de notre ressourcement, par la façon dont, dans la prière, la méditation de la Parole de Dieu, l'échange fraternel en Eglise, nous allons écouter ce qui nous est dit, entendre les appels de nos frères, leur être plus attentifs et les accompagner de façon plus constructive et meilleure.

Médecin, infirmière... professionnels de santé, nous sommes sur ces lieux de souffrances et de soins ; et nous sommes les témoins privilégiés dans ces lieux-là du mystère de l'homme, de sa vie et de l'espérance qui naît lorsque l'homme est aimé, accompagné, entouré de tendresse, de bonté et nous pouvons facilement entendre les aspirations au bonheur de nos frères.

C'est une place que l'on peut considérer comme difficile. « Comment vous faites encore ce métier, comment vous tenez ? Comment vous, prêtre, vous pouvez être sur ces lieux de souffrances ? » Je l'entends cela.

Au contraire, c'est là notre place. Et le Pape François nous y aide bien avec son expression favorite de périphéries existentielles ; c'est-à-dire, des lieux où la réalité même peut défier notre confiance dans la bonté de Dieu, des lieux où la souffrance, l'injustice, la mort peuvent conditionner certains à dire « mais qu'est-ce qu'il fait le bon Dieu, ce n'est pas possible ! »

C'est justement sur ces lieux que nous sommes appelés à être présents pour manifester que le péché et la mort, l'indifférence et la violence n'ont pas le dernier mot. Ce sont des lieux où nous sommes appelés à attester de la Résurrection, de la puissance de la Miséricorde de Dieu pour que d'autres aussi puissent reconnaître en Dieu la source de la vie et le louer avec toute l'Eglise.

C'est vraiment un défi et une belle place que nous avons là ; alors certes c'est parfois rude, certes nous pouvons avoir envie de fuir, préférer être à la campagne en train de regarder les jonquilles et les pâquerettes. De temps en temps, cela fait du bien.

Soyons heureux d'être sur ces lieux là, parce que c'est là que le Seigneur nous appelle et c'est là qu'il nous appelle à témoigner de la Résurrection, ce qui est la base de la vie chrétienne. C'est la base de la vie chrétienne puisque dès la Résurrection, le Christ envoie ses apôtres annoncer l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Les extrémités de la terre, ce ne sont plus aujourd'hui les îles lointaines où les peuplades africaines ; les églises y sont souvent bien plus vivantes que chez nous. Les extrémités de la terre aujourd'hui, ce sont ces lieux où il serait facile de nier Dieu, de le rejeter. Ce sont ces lieux où nous travaillons. Ce sont parfois des collègues qui sont dans cette posture de négation et de rejet, ce sont des malades qui sont révoltés. Nous sommes appelés humblement à les accompagner et à donner le goût de la Résurrection par notre attitude, notre manière d'être et c'est là notre bonheur de soignant chrétien.

J'insiste beaucoup pour nous sur l'importance de nous ressourcer, de puiser dans la prière, dans la méditation de la parole, dans l'eucharistie, la force pour comprendre que la croix n'a pas le dernier mot ; mais que, **dans l'abaissement de la croix, dans le service du frère, il ya un véritable bonheur.**

Vous connaissez tous le texte du lavement des pieds, le texte par excellence du Christ serviteur, de la diaconie du Christ. C'est un texte que nous lisons le Jeudi Saint, puisque le récit livré par St Jean se place la veille de la Passion du Seigneur, en lieu et place de l'institution de l'eucharistie. Ce texte est marqué par une introduction solennelle : « *Sachant qu'il avait tout reçu de Dieu, qu'il venait de Dieu et qu'il allait à Dieu, le Christ prend son tablier et se met à laver les pieds...* » Une introduction très belle, très forte reprise dans la prière eucharistique n°4. Et une conclusion qui n'est malheureusement pas dans le texte liturgique et qui est une béatitude : « *Heureux êtes-vous, si sachant cela, vous le mettez en pratique* ».

Puisque notre thème c'est le bonheur, je vais conclure en disant que **le bonheur que nous avons, professionnels de santé, c'est ce bonheur d'être serviteurs de nos frères malades** ; c'est manifester par notre attitude, par notre délicatesse, par notre bonté, par notre qualité d'écoute que la maladie et finalement la mort n'ont pas le dernier mot.

C'est le bonheur de témoigner pratiquement de la Résurrection et de l'annoncer non pas tant en parole et en chant ; il y a des lieux pour cela, le lieu de la célébration liturgique.

Nous vivons une autre liturgie, une autre manière de louer Dieu dans le service quotidien.